

Une seule chose est nécessaire

Un regard de Miséricorde

*« Salut, ô Reine, Mère de miséricorde,
notre vie, notre douceur, notre espérance, salut !
Enfants d'Ève, de cette terre d'exil nous crions vers toi ;
vers toi nous soupignons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes.
O toi, notre Avocate, tourne vers nous tes yeux miséricordieux.
Et, après cet exil, obtiens-nous de contempler Jésus, le fruit béni de ton sein,
Ô clémente, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie ! »*

Dans tous les monastères cisterciens du monde, nous chantons chaque soir le *Salve Regina*. A travers nos prières nous voulons être entendus de Dieu, de Marie, des saints et des anges. Mais toute prière de l'Église est faite aussi pour être entendue par nous-mêmes, pour apprendre à prier, pour apprendre à vivre selon la foi.

À travers le *Salve Regina*, nous confions notre journée et notre vie, et la nuit qui commence, à l'intercession de la Mère de Dieu. Comme elle s'adresse à la Mère, c'est une prière de confiance, une confiance bien fondée, parce que Marie est Mère et Reine, elle a un pouvoir, une autorité unique dans le Ciel, auprès de Dieu, parce qu'elle est la Mère de Dieu, la Mère du Roi. Tous les titres et qualités que cette prière attribue à Marie se fondent sur sa Maternité divine. Jésus est 'le fruit béni de son sein' et en tant que Mère de Jésus, Marie est Mère de miséricorde, ce qui peut aussi être compris de la sorte : Mère de la Miséricorde. Puisque Marie est Mère de Dieu, Mère de Jésus, Mère de la Miséricorde, elle est notre meilleure avocate, au sens avant tout littéral : celle vers qui va notre invocation (*ad-vocata*) mais aussi dans le sens qu'elle saura nous défendre, qu'elle défendra notre cause de la meilleure des manières. Avec elle, à travers elle, nous sommes sûrs d'avoir gain de cause, même avec Dieu. Que pourrait refuser Jésus à sa Mère, le Père à sa fille préférée, l'Esprit à son épouse ?

Ainsi nous pouvons nous tourner vers elle, nous confier à elle dans toute la misère de notre humanité, et avec toutes les misères de toute l'humanité. Nous nous tournons vers elle en tant que « fils d'Ève ». Notre première mère nous a exilés du paradis vers une vallée de larmes, Marie est notre nouvelle Mère en tant que Mère du Rédempteur, et le fait de nous laisser engendrer de nouveau par elle nous fait remonter de la vallée des larmes et de l'exil vers la vision de Jésus, notre vrai et définitif Paradis.

Tout cela se produit dans le cadre maternel que Marie crée autour de nous, dans l'Église. Le *Salve Regina* insiste sur les termes de douceur, de clémence, de miséricorde, de consolation. Nous crions, gémissons, pleurons, mais la Mère apaise, console, embrasse.

Cela peut sembler sentimental, mais seulement à celui qui n'a jamais entendu ou voulu entendre, et écouter, en soi et dans les autres, le cri de l'humanité blessée, exilée, pécheresse, le cri de notre misère. À peine a-t-on un peu expérimenté le drame de la condition humaine qu'on ne perçoit plus les paroles et les expressions du *Salve Regina* comme douçâtres, parce qu'on comprend que rien n'est plus nécessaire à l'homme blessé que la douce et miséricordieuse maternité de Marie.

Et tout cela, Marie nous le dit par son regard, par ses « yeux miséricordieux ». Les yeux miséricordieux de Marie nous montrent la miséricorde de Dieu, le Dieu de miséricorde : Jésus. Si Marie tourne vers nous ses yeux miséricordieux nous voyons en eux, comme dans un miroir, le Christ miséricordieux. Dans le regard de Marie, nous voyons le regard de Jésus.

En Marie nous trouvons un regard qui répond au cri de notre misère, au gémissement de notre misère, ce cri qui s'élève en nous dans la vallée de larmes où nous nous trouvons. Nous sommes en bas et nous soupirons vers quelque chose qui nous élève, qui nous fasse remonter et sortir. L'image de la vallée de larmes exprime une condition d'abaissement et de fermeture. C'est cette même condition de fermeture décrite par Dante au commencement de l'itinéraire de la Divine Comédie. L'homme, seul, se retrouve dans une condition d'abaissement et de fermeture qui contredit sa soif de bonheur. Cette condition est une vallée de larme parce que le cœur ne peut être que triste, il ne peut que pleurer quand il perçoit qu'il se retrouve enfermé dans une condition qui contredit sa nature, qui contredit ce pour quoi il se sent fait, qui contredit son désir profond. De la vallée de larmes on ne peut pas sortir seul, on ne sort pas parce qu'on veut sortir, il faut une aide, il faut quelqu'un d'autre capable de nous accompagner, de nous guider. Toute la Divine Comédie de Dante est le poème de l'homme accompagné vers son destin, vers la libération, vers sa vraie félicité ; de l'homme qui accepte d'être guidé, qui accepte de suivre et de demander à ceux qui, avec la raison et la grâce, peuvent, au nom de Dieu, le conduire au Salut. C'est donc le poème de l'homme qui accepte de suivre l'Église.

Le véritable cri de notre cœur

Mais avant que l'homme accompagné puisse sortir de la vallée de larmes vers son destin, il faut que de cette vallée de larme sorte le cri, le gémissement ; un cri qui, avant d'être entendu par quelqu'un qui nous aidera, doit être entendu par celui qui l'exprime ou plutôt par celui qui le porte en soi sans le vouloir, sans vraiment le savoir.

Il n'est pas vrai que nous sachions crier, soupirer, gémir, pleurer, pour reprendre simplement les termes utilisés dans le *Salve Regina*. De fait ces expressions du désir, ces expressions du besoin, nous les étouffons. Nous les étouffons dans nos lamentations, dans nos rancœurs, dans nos accusations tournées vers les autres. Quand nous crions, nous ne crions pas vraiment : nous faisons des caprices, comme les enfants qui trépignent, qui cassent leurs jouets, qui se dégagent violemment des bras de leur maman.

Nous crions parce que nos projets et nos désirs ne sont pas satisfaits et non pour exprimer l'attente de quelqu'un, le besoin de quelqu'un. Analysons un peu nos cris, nos gémissements, nos larmes : est-ce qu'elles demandent quelqu'un ou est-ce qu'elles demandent quelque chose ? Est-ce qu'elles demandent la présence de quelqu'un ou simplement ce que nous désirons, ce que nous voulons ? Et souvent, nos cris sont tellement repliés sur notre projet que, même quand ils demandent une autre personne, ils la réduisent à une chose, à une chose selon nos désirs, une chose que nous avons fabriquée, qui doit correspondre à notre projet et donc à notre possession. « J'ai besoin de toi pour te tenir et t'utiliser comme je veux ! » : telle est la traduction de beaucoup de nos cris et de nos gémissements adressés aux autres et aussi à Dieu.

C'est comme le gémissement de Marthe : « J'ai besoin de ma sœur pour qu'elle soit et fasse ce que je veux ! » (cf. Lc 10,40) Alors, Jésus la rappelle, non à ne rien faire, non à laisser tomber la préparation du déjeuner, mais à pousser le besoin de son cœur et son cri jusqu'à Lui, jusqu'à Jésus présent dans sa vie, comme le fait sa sœur Marie. Le problème n'est pas ce qu'on fait ou ce qu'on ne fait pas, le problème n'est pas d'être appelé à une vie plus contemplative ou plus active, le problème est de pousser jusqu'au fond le cri de notre cœur, le besoin de notre cœur, de le pousser jusqu'au Christ, jusqu'au besoin du Christ. Mais 'pousser' n'est pas le meilleur terme, il ne s'agit pas de 'pousser' notre désir mais de le laisser aller vers sa fin véritable, de ne pas le reprendre en le repliant sur notre projet, qui est toujours plus mesquin que le projet du Dieu qui a fait notre cœur.

Il s'agit donc de faire que notre désir nous entraîne jusqu'au Christ, même quand ce désir émerge en nous dans une situation terre à terre, comme le déjeuner que je suis en train de préparer, ou la fatigue devant la paresse de ma sœur, de mon collègue de travail ou devant le comportement de tel ou tel membre de ma communauté. La vie est un instrument efficace pour « exprimer », faire sortir de notre cœur le désir de Dieu, mais trop souvent, ce désir qui, par sa nature, est destiné au Seigneur, nous le renfermons tout de suite dans la casserole avec le ragoût qui cuit mal.

L'évènement du regard

Qu'est-ce donc qui peut nous libérer de la réduction de notre désir en lamentation, de la réduction du cri de notre cœur en accusation de l'autre, en critique, en victimisme ?

« Toi notre avocate tourne vers nous tes yeux miséricordieux ! »

C'est exactement cela : il nous faut un regard, un regard différent du nôtre, un regard qui nous révèle quelque chose de plus grand que nous-mêmes, que notre besoin. Si je ne perçois pas quelque chose de plus grand que mon besoin, que mon désir, il est normal que je sois frustré, que je sois mécontent, en colère. De fait, s'il n'y a rien à désirer, le désir est un tourment gratuit, une plaie sans raison dont le seul but est de nous tourmenter. Donc, un « quelque chose » dans mon cœur que je me dépêche d'étouffer, d'anesthésier. S'il n'y a pas quelque chose de plus grand à désirer, le désir est une maladie, une hallucination. Et pourtant la vie continue à nous tourmenter. L'homme contemporain est affairé à devoir vivre dans la vallée de larmes en faisant semblant de ne pas avoir besoin de consolation. Mais il reste dans la vallée de larmes, même quand il croit en sortir par de fausses sorties de secours.

Il nous faut un regard, un regard différent du nôtre, un regard qui nous révèle quelque chose de plus grand que nous-mêmes, que notre besoin.

Ce regard existe, il s'est manifesté. Il s'est posé sur l'homme en un regard de chair, c'est le regard du Christ, du Dieu fait homme, pour que celui qui voit tout puisse nous regarder comme nous regardons notre père ou notre mère, notre frère, notre ami, notre mari ou notre femme. Il nous faut un regard qui nous surprenne aussi et surtout quand nous sommes en train de mal exprimer notre désir. Imaginez Marthe qui se jette sur Jésus en interrompant sans égard son enseignement ; imaginez ses yeux pleins de colère, ce regard de colère dont les femmes sont spécialistes, ce regard qui mitraille toutes les personnes présentes, à commencer par sa sœur ; imaginez ce regard qui se retrouve regardé par Jésus !

L'évènement chrétien c'est cela : notre regard, tel qu'il se dégage de la condition humaine mal vécue, se découvrant regardé par les yeux de l'Éternel, du Miséricordieux, du Dieu créateur et rédempteur, du Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Le christianisme, c'est cela. Et si ce n'est pas cela, ce n'est rien, c'est inutile, inconsistant, cela ne change rien, ni en nous ni dans le monde.

Qu'a donc vu Marthe dans le regard de Jésus ?

Il ne suffit pas de dire qu'elle a vu que Jésus l'aimait plus que tout, plus qu'elle-même, plus que ses parents et ses amis. De fait, dit de cette manière, on ne comprend pas quel changement de vie peut provoquer un tel regard. Marthe a vu l'amour de Jésus mais en tant qu'évènement qui pénétrait le cœur de sa vie réelle, en tant qu'évènement qui venait faire nouvelle toute sa vie réelle. Pour obéir à ce regard, Marthe n'a pas eu besoin de s'asseoir extasiée aux pieds de Jésus, en laissant brûler le repas et en offrant à ses invités une bonne occasion de maigrir. Pour obéir à ce regard, Marthe ne devait pas laisser de côté la réalité de cette vie, elle ne devait surtout pas laisser de côté la réalité de cette vie, parce que le regard de Jésus était comme une lumière qui entraînait dans la réalité de sa vie et en transformait complètement le sens, transformant le cœur de Marthe, transformant le regard de Marthe sur elle-même, sur sa vie, sur sa sœur.

J'imagine que trois jours plus tard, après que Jésus soit parti, Marthe est, bien sûr, devant ses casseroles. Et comme elle est généreuse, elle a encore des invités. Cette fois, ce sont les voisins de la ferme à côté, une famille à l'orientale, donc une trentaine de personnes. Et tout recommence : sa sœur est en train de prier dans sa chambre, les femmes invitées, au lieu d'aider, bavardent et ne font pas attention aux enfants qui sont en train d'abîmer la maison, les hommes crient en discutant de politique etc. Tout recommence dans le cœur de Marthe, parce que son tempérament n'est pas beaucoup changé depuis ce jour là. La réaction est donc celle de réagir comme toujours, de se lamenter comme toujours. Mais, il y a un 'mais' : ce qui est arrivé trois jours avant, Marthe ne l'a pas oublié, elle n'a pas oublié le regard de Jésus. Et pourquoi ne l'a-t-elle pas oublié ? Parce que cela a été une rencontre, un évènement. Elle a peut-être oublié les paroles que Jésus lui a dites. Mais le regard, non. Cela a été un fait, un évènement. Trois jours plus tôt, ces paroles, elle pouvait s'y attendre, parce que depuis qu'elle a trois ans, depuis que son caractère se manifeste, elle n'a rien fait d'autre que d'entendre des sermons sur son caractère.

« Marthe, Marthe, tu t'agites et tu te soucies pour beaucoup de chose ! » Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait cette admonestation. Ses parents, ses grands-parents, son frère et sa sœur, ses domestiques, son rabbin, tout le monde lui avait toujours dit cela.

Alors, quand elle se retrouve dans la même situation, elle se rend compte qu'il ne s'agit pas tant de se rappeler des paroles de Jésus, parce qu'elle sait que des paroles comme celles-là, cela fait 50 ans qu'on lui en dit, et que cela n'a pas changé sa vie d'un millimètre. Ce qui a vraiment changé son regard sur sa vie il y a trois jours, c'est le regard de Jésus, et parce qu'elle est honnête avec son désir caché sous sa colère, elle comprend que c'est de cela qu'elle a besoin maintenant, dans cette nouvelle situation, dans toute situation. Alors qu'est-ce qu'elle fait ? Je suis sûr que son cœur, même malgré elle, s'est mis à mendier le regard de Jésus, le renouvellement de l'évènement du regard de Jésus sur elle. Et peu importe qu'elle l'ait fait avant d'exploser ou après avoir envoyé au diable, comme d'habitude, tous ses invités. L'essentiel est qu'elle ait compris que ce qui sauve sa vie réelle est l'évènement d'une Présence qui te regarde, qui regarde justement toi, et que si c'est arrivé une fois, si cela l'a surprise une fois, cela doit arriver de nouveau, cela doit arriver toujours. Le regard de Jésus demeurerait pour elle un évènement toujours présent, auquel toute sa vie, tout son cœur demandait de consentir. Elle avait au moins compris cela – et cette compréhension deviendra toujours plus évidente - toute sa vie réelle mendiait que son cœur se laisse pénétrer par le regard de Jésus, de Jésus présent, parce que seul une personne présente peut nous regarder.

Une seule chose est nécessaire

Notons que, quand Jésus dit à Marthe « Une seule chose est nécessaire » (Lc 10,42), Il ne dit rien de plus, Il n'explique pas ce qu'est « la seule chose nécessaire » par laquelle, lorsqu'on la choisit, la vie trouve sa paix, cesse de se préoccuper et de s'agiter. On interprète de mille manières cette « seule chose nécessaire ». Mais si nous nous mettons à la place de Marthe, nous comprenons ce qu'elle a dû comprendre. Parce que si Jésus n'a pas expliqué à Marthe ce qu'était la seule chose nécessaire, ce n'était pas pour la tourmenter encore davantage, ce n'était pas pour lui poser une devinette. Non. Marthe a compris ce que Jésus voulait dire, parce qu'elle a écouté ces paroles de Jésus en se voyant regardée par Lui. Alors elle a saisi tout de suite que rien de plus que ce regard ne pouvait être nécessaire à sa vie. La seule chose nécessaire, Jésus ne la lui a pas expliquée, parce qu'il la lui a montrée. La seule chose nécessaire pour la vie ne peut être de fuir la vie pour rejoindre je ne sais quoi, mais de pouvoir vivre sous le regard du Christ, de Celui, comme écrit saint Paul aux Colossiens « en qui ont été créées toutes les choses, celles du ciel et celles de la terre, Celui en qui tout subsiste. » (Col 1,16-17).

Si nous nous rendions compte de ce que veut dire être objet de l'attention personnelle de Celui en qui tout a été créé et en qui tout subsiste, donc de celui qui est la consistance de l'univers, de tout ce qui est, nous serions beaucoup moins distraits et superficiels ! Mais peu importe : son attention est plus grande que notre distraction, et son amour plus tenace que nos infidélités.

Dieu s'est fait homme pour nous proposer une expérience personnelle, une relation personnelle, un échange personnel de regards, ce dont nous avons vraiment besoin. L'être humain a toujours senti en soi le désir et le besoin de se fixer sur l'essentiel. Mais il s'est toujours révélé incapable de définir jusqu'au fond la nature de la seule chose nécessaire. Chaque fois que la philosophie définissait l'essentiel, le cœur de l'homme devait crier que ce n'était pas encore cela, que cela n'expliquait pas encore tout, que cela ne donnait pas encore un sens à tout.

Chaque fois que je me mets en voyage, je voudrais tant qu'il m'apparaisse un ange pour me dire quel est le strict nécessaire pour faire ma valise. Je serais plein de gratitude envers lui, parce que mon voyage en serait bien allégé, il serait plus dynamique, et j'aurais de la place pour rapporter de mon voyage plus de choses, plus de cadeaux, etc.

Mais c'est surtout pour le voyage de la vie que cela serait nécessaire. Eh bien, pour le voyage de la vie, ce n'est pas un ange qui vient nous dire ce qu'est le strict nécessaire, c'est Dieu en personne. C'est comme quand Jésus dit : « Quel avantage en effet aura l'homme à gagner le monde entier, s'il vient à perdre sa vie ? » (Mt 16,26). En d'autres paroles : à quoi me sert de posséder le monde entier, si je ne possède pas l'essentiel qui donne à ma vie son sens ? Si je n'ai pas la seule chose nécessaire tout est inutile. Si je n'ai pas l'essentiel, tout est secondaire.

Eh bien, la seule chose nécessaire pour la vie nous est donnée comme le regard de Jésus à Marthe, ou mieux *dans* le regard de Jésus à Marthe. Le Mystère, origine et fin, consistance de tout ce qui existe, nous est donné en quelqu'un qui est présent et nous regarde avec une attention à notre cœur sans égal, et qui nous dit que c'est précisément cela la seule chose nécessaire pour le voyage de la vie. Il nous le dit en nous le montrant, non en faisant un discours, mais en nous regardant et en nous faisant faire l'expérience que c'est précisément ce regard dont Il parle quand Il parle de l'essentiel. Et notre cœur est convaincu de cela, notre cœur ne peut plus nier cela, même s'il peut le renier et le trahir mille fois par jour.

Mendier le regard du Christ

Alors, de cette expérience naît une méthode de vie, une discipline de vie, au sens littéral de discipline : j'apprends quelque chose de cette expérience et je veux vivre en apprenant toujours davantage ce que cette expérience m'a enseigné.

Ce que Marthe a appris de cette expérience, et qu'elle a appliqué ensuite comme discipline dans sa vie, c'était que chaque fois que se lève de la vie son besoin de sens, de paix, d'unité, de beauté, de vérité, son besoin d'être pardonnée et de pardonner, donc toujours, la réaction la plus juste est celle de mendier la rencontre avec le regard de Jésus, de mendier sa présence qui me regarde, en sachant que sa présence qui me regarde est un don gratuit, et que la mendier veut dire tourner les yeux pour la reconnaître déjà présente, déjà assise dans ma maison, déjà prête à me chercher avec Son regard d'amour.

Il y a une magnifique expression de cette demande, formulée par le père d'un garçon possédé par un démon, qui supplie Jésus en disant : « Maître je te prie de tourner le regard sur mon fils, parce que c'est le seul que j'ai ! » (Lc 9,38).

Cet homme a compris que ce qu'il pouvait demander de plus juste et probant pour son fils était que le Mystère présent le regarde, que le Mystère de Dieu présent dans le monde se fasse présence personnelle pour son fils.

Si cela arrive alors tout est compris dedans. Si l'unique chose nécessaire arrive pour son fils, alors tout le reste est compris, la guérison, la conversion, une vie sereine, un bon métier, une bonne famille, etc. Ou le contraire de tout cela, mais dans la paix de vivre tout dans l'amitié avec le Seigneur.

La foi consiste précisément à reconnaître que la présence personnelle du Christ dans notre vie est la seule chose nécessaire, essentielle, ce que nous devons avoir de plus précieux. C'est cette foi qui transforme la vie, qui la renouvelle, parce qu'elle permet au Christ de s'affirmer comme l'origine, le but et le centre de notre vie.

Quel grand amour a exprimé Jésus envers Marthe, en lui disant et en lui montrant ce qu'est l'unique chose nécessaire ! Et en la lui disant et en la lui montrant, lui en donnant l'expérience dans Son regard sur elle. C'était comme s'Il lui disait : « Marthe, tu es en train de perdre ta vie, tu la gâche, tu ne vis pas en plénitude comme je peux et je veux te donner de vivre. Je ne me contente pas que tu sois ma domestique, je t'ai choisie comme amie, comme épouse. Je ne veux seulement ton repas, je veux ton cœur, toute ta vie, parce que c'est moi qui fait ta vie, qui te crée à chaque instant. Je te suis absolument nécessaire parce que sans moi tu n'existes pas, sans moi tu ne pourrais même pas te mettre en colère contre ta sœur. Ta vie ne peut être vraie, ne peut être ce qu'elle est si tu ne me regardes pas comme l'unique nécessaire, si tout dans ta vie n'est pas lié à moi. Je suis jaloux de toi : tu m'appartiens ! »

Une seule chose est nécessaire. Mais normalement quand nous croyions que nous prenons au sérieux cet appel de Jésus, nous commençons à nous demander : qu'est ce que je dois enlever de ma vie pour vivre de l'unique nécessaire ?

Cette pensée est un peu la dernière tentation à concevoir le Christ comme quelque chose d'important, mais à côté de la vie. C'est comme si Jésus nous disait « Je suis l'unique chose nécessaire » du Ciel, et non au cœur de notre vie, en nous regardant dans les yeux. En somme, nous réduisons la valeur absolue du Seigneur à quelque chose d'abstrait, en dehors de la vie, si bien que nous concevons notre religiosité comme une dimension que nous ne pourrions vivre sans devoir sortir de la vie réelle, sortir du réel, nous abstraire de la réalité quotidienne. C'est le signe que nous ne nous laissons pas regarder réellement par le Christ, par le Mystère du Dieu-avec-nous, du Dieu présent au milieu de nous.

Non, il ne s'agit pas d'enlever quelque chose de notre vie pour reconnaître que Jésus est l'unique nécessaire mais d'adhérer à Lui comme au centre ontologique et affectif de notre existence réelle. Il s'agit de fixer notre regard sur Lui, et de préférer la relation avec Lui en tout, jusqu'au fond de notre cœur, à travers tout et non *à côté* de tout.

Ta sœur a choisi la meilleure part

C'est seulement si l'on se laisse rejoindre par cet appel du Christ à trouver en Lui l'unique chose nécessaire de notre existence que les rapports entre nous peuvent changer.

Marthe était partie en guerre contre sa sœur et avait cherché en Jésus un allié pour l'abattre, pour la vaincre, et Jésus la désarme totalement. Mais pas en lui disant : « Ecoute, tu es trop sévère, ta sœur n'est pas si incapable, essaie de la comprendre, elle est fatiguée, son passé désordonné la rend fragile psychologiquement. Sois bonne avec elle, fais un effort pour la supporter ! » Non, la première chose que Jésus dit à Marthe est : « c'est Moi qui te suis nécessaire, c'est Moi la chose la plus importante de ta vie. » Mais ensuite Il ajoute : « c'est Moi qui suis nécessaire à ta sœur, c'est Moi la chose la plus importante pour ta sœur ! »

Du coup, entre Marthe et Marie, il n'y a plus seulement les casseroles, les invités, la table à préparer, les caractères différents, les jugements réciproques, les tares psychologiques et surtout le projet que l'une avait sur l'autre. Du coup, entre elles, il y a la totalité, il y a l'unique nécessaire, il y a la meilleure part, il y a Jésus qui est tout pour chacune, et qui ne l'est pas en théorie, parce qu'Il regarde chacune d'une manière unique.

Et cela ne veut pas dire que Marthe retourne à ses casseroles en étant devenue seulement plus indulgente envers sa sœur. Le changement est plus profond, du coup sa sœur est devenue pour elle témoin de l'unique nécessaire ; sa sœur est devenue celle qui lui donne accès à l'unique nécessaire.

Marthe s'était habituée à un rapport avec sa sœur totalement déterminé par elles deux. Et du moment que c'était elle, Marthe, qui avait le caractère dominant et qui était probablement l'aînée, elle s'était habituée à vivre le rapport avec elle et à la juger selon ses propres projets, selon son propre point de vue.

Dans cet épisode, Jésus l'oblige à faire un saut de conscience et de relation. Au fond, la demande est celle-ci : « Qu'est-ce qu'il y a entre ma sœur et moi, entre mes frères et moi, entre ma femme ou mon mari et moi, entre mes enfants et moi, entre mes amis et collègues et moi ? Y a-t-il seulement mon projet, ma réaction face aux autres, nos défauts respectifs ou autre chose ? »

Ici, Jésus annonce à Marthe qu'entre elle et sa sœur, c'est Lui qui est présent. Mais Lui comment, dans quel sens ? Lui en tant qu'unique chose nécessaire à notre vie. Si je dis qu'entre moi et l'autre il y a le Christ, c'est bien, mais cela veut dire tout et rien. Mais si je dis que c'est le Christ comme unique réalité nécessaire, cela change tout. De fait, cela veut dire qu'entre moi et l'autre il y a la fin ultime de mon désir, il y a la plénitude de ma vie, il y a ce qui sauve ma vie, il y a la réponse à la provocation magnifique et terrible de Jésus quand Il dit : « Quel avantage aura l'homme à gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ? Qu'est ce que l'homme pourra donner en échange de sa propre vie ? » (Mt 16,26).

Si le monde entier ne sauve pas ma vie, la grande question est de trouver la seule chose nécessaire à mon salut, la seule chose qui vaut ma vie, ma vie qui vaut plus que le monde entier. Le Christ est venu nous donner cela, en nous donnant ce qui vaut plus que le monde entier, ce pour quoi ma vie a un sens, une valeur, et cette chose, c'est Lui-même, cela peut-être seulement Lui-même, Celui qui a fait le monde entier et ma vie et qui se donne à moi, gratuitement.

Et tout cela, Jésus le pose mystérieusement entre moi et l'autre, dans la relation entre moi et l'autre, entre moi et mon frère ou ma sœur. L'autre me devient nécessaire, non plus pour m'aider à faire la cuisine et à servir le repas, non plus pour réaliser mon projet, mais pour adhérer à l'unique nécessaire, pour adhérer à celui qui sauve ma vie. L'autre me devient nécessaire pour trouver ce qui vaut plus que le monde entier pour ma vie. L'autre devient mon ami parce que le Christ le rend instrument, incarnation de ce qu'Il est Lui-même pour moi.

C'est cela le mystère de la communion chrétienne, de l'unité des chrétiens, de la vie de la communauté chrétienne. C'est cela le mystère de l'Église. L'unité avec l'autre m'est nécessaire parce que le Christ est pour moi l'unique nécessaire. C'est ce que Jésus fait comprendre au chapitre 15 de saint Jean où Il affirme en même temps : « sans moi vous ne pouvez rien faire » (15,5) – c'est-à-dire : « je suis pour vous l'unique nécessaire » – et : « Aimez-vous les uns les autres » (15,12).

Regardons nos communautés. Il faut le confesser, elles ne sont pas grand-chose ! Franchement, Dieu pourrait mieux assortir les communautés de son Église... Dans toute communauté chrétienne, il y a toujours quelqu'un qui, à notre point de vue, il vaudrait mieux qu'il soit ailleurs.

Pourquoi donc Dieu fait-il tellement mal les choses ? Pourquoi compose-t-il si mal ses communautés ? C'est précisément parce qu'une communauté ne doit servir à rien d'autre qu'à nous rappeler qu'une seule chose est nécessaire : le Christ présent au milieu de nous, à reconnaître, auquel m'offrir son regard, sa beauté.

Si nos communautés étaient mieux composées, mieux rassemblées, on pourrait croire qu'elles doivent servir à autre chose, ou au moins *aussi* à autre chose.

Mais au contraire, Jésus a voulu et fondé son Église seulement pour mettre au monde un lieu de personnes qui annoncent entre elles et au monde entier que Lui seul est nécessaire, et qu'il ne sert à rien de gagner le monde entier si l'on oublie le Christ, si on ne sent plus le besoin du Christ.

C'est pourquoi la raison qui, avec le temps, doit s'imposer pour demeurer fidèle à sa propre communauté, c'est le désir de l'unique nécessaire qui sauve notre vie, qui libère notre vie, qui nous libère aussi et surtout de nous-même, de nos projets, de nos regards mesquins, de nos instincts, de nos lamentations continuelles, de notre présomption à être nous-mêmes les sauveurs du monde.

Mais si c'est pour cela qu'on reste fidèle à sa communauté, à ses amis – comme aussi du reste pour qui est marié, à son mari ou à sa femme – on ne vit plus l'appartenance à la communauté, à l'Église, comme une prison, comme un poids à traîner. De fait, si c'est là que le Christ me dit et me montre, comme à Marthe, que c'est Lui la seule chose dont j'ai vraiment besoin, alors le lien avec mon frère, ma sœur, ma communauté est le lieu privilégié de ma libération, de la dilatation de mon cœur, de mon bonheur, même si je dois sacrifier quelques-uns de mes points de vues, de mes jugements, de mes projets.

La prière

Si la communauté est cela, alors elle devient aussi le lieu qui m'enseigne à prier, à chercher la rencontre personnelle avec le Christ, à affirmer avec mon cœur que, oui, c'est lui mon unique nécessaire. Et si c'est Lui qui libère ma vie de tous ses faux liens, alors il n'y a rien de plus vrai que de mendier sa présence, son regard sur moi. Sans Lui, je suis totalement seul, dans le sens que ma vie n'a plus de sens même si je possède le monde entier. Mais ma solitude est vaincue quand son regard me pénètre le cœur, comme le cœur de Marthe au beau milieu de la réalité de ma vie. Je ne dois pas laisser de côté la réalité de ma vie, mais je comprends que je ne peux plus la vivre en vérité et liberté si Lui ne la vit avec moi. Je vis avec un cœur qui mendie sa présence, et alors je constate que mon rapport avec Lui libère le monde à chaque pas que je fais, à chaque geste que j'accomplis, à chaque parole que je dis.

Un cistercien du 12^{ème} siècle, Baudouin de Ford, dans une homélie sur le Cantique des Cantiques, exprime tout cela dans une belle prière :

« Seigneur, enlève de moi ce cœur de pierre, ce cœur figé, ce cœur incirconcis, et donne moi un cœur nouveau, un cœur de chair, un cœur pur. Toi qui purifies le cœur et qui aimes le cœur pur, possède mon cœur et habite en lui ; contiens-le et remplis-le, toi qui dépasses tout ce que je suis et qui m'es plus intérieur et intime que moi-même. Toi, le modèle de la beauté et le sceau de la sainteté, scelle mon cœur dans ton image, scelle mon cœur sous ta miséricorde, Dieu de mon cœur, Dieu, ma part à jamais. » (Hom. 6, Ct 8,6).

« Contiens mon cœur et remplis-le, toi qui dépasses tout ce que je suis et qui m'est plus intérieur et intime que moi-même. » C'est au fond cela tout l'extraordinaire de l'expérience chrétienne, de la mystique chrétienne : porter dans notre cœur Celui qui crée l'univers, porter dans notre cœur Celui qui fait notre cœur.

C'est en priant ainsi que nous devenons ce que nous sommes dans le regard de Dieu, comme la Vierge Marie.

*(Traduit de l'italien
à l'Abbaye de Boulaur)*